

Bernard Maris et l'écologie : la nature, le travail, la monnaie, la valeur et la richesse

Jean-Marie Harribey

« Hommage à Bernard Maris »
Journée d'études du 19 mai 2015
Université Paris 8

Table ronde : « Bernard Maris, économiste et lecteur de John Maynard Keynes »,
animée par Christian Chavagneux,
avec les autres intervenants : Olivier Pastré, Gilles Raveaud, Ghislain Deleplace

Retranscrit dans l'ouvrage *En hommage à Bernard Maris « Économiste citoyen »*,
Sous la direction de Mireille Azzoug,
Le Fil d'Ariane, Institut d'études européennes, Université Paris 8, 2024, p. 86-94

Bonjour, merci de cette invitation et pour l'hommage qui est rendu aujourd'hui à Bernard Maris. Je vais aborder la relation entre Bernard Maris et Keynes à travers un angle précis, étroit, qui est celui de l'écologie. Pour justifier cet angle, je dois vous dire en un mot comment j'ai rencontré Bernard Maris, qui fut, il y a maintenant une bonne vingtaine d'années, membre du jury de ma thèse de doctorat et membre, deux ou trois ans après, de mon jury d'habilitation à diriger les recherches sur le travail que je faisais sur le développement soutenable par la réduction du temps de travail. On voit de suite pourquoi j'ai immédiatement sympathisé intellectuellement et humainement avec Bernard Maris, et nous sommes restés en contact permanent jusqu'à sa disparition.

Comme vient de le dire Christian Chavagneux, Bernard Maris parle souvent de Keynes comme étant le plus grand des économistes, mais il décerne aussi ce titre à Marx, et ce n'est pas sans raison car il approuve Keynes quand celui-ci, dans une brève page de *La Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*¹, dit son inclination pour considérer le travail comme seul facteur de production au sens propre, et pourtant Bernard Maris marque souvent des réticences par rapport à cette théorie de la valeur dite travail au motif essentiel que l'écologie échapperait à cette théorie. Qu'en est-il ? C'est cela que je vais essayer de questionner. Comment Bernard Maris articule-t-il les rapports entre la nature, le travail, la monnaie, la richesse et la valeur, qui sont au centre de tous ses questionnements autour de la question écologique et sociale ? Dans *Keynes, économiste citoyen*, il écrit :

« S'il fallait choisir trois noms de l'histoire de la pensée économique, ce serait Marx, pour sa vision du processus d'accumulation des crises, Walras, pour avoir révélé le concept d'interdépendance des actions et de l'équilibre, et Keynes, pour avoir introduit le déséquilibre, la monnaie et le temps en économie et leur corollaire, l'incertain². »

Voilà son « podium » en quelque sorte. Mais souvent sa sélection est beaucoup plus sévère et ça se ramène à Keynes et Marx. Ainsi écrit-il dans un autre livre : « Marx n'a commis aucune erreur sur le fonctionnement de la société capitaliste, il reste le meilleur, le plus grand des économistes »³.

Pourtant sa préférence, autant sentimentale qu'intellectuelle, allait à Keynes, et ça vaut le coup de citer ce passage de la *Théorie générale* qui accrédite l'idée que Keynes aurait rejoint sur ce point Marx et que va aussi discuter Bernard Maris. Keynes dit :

¹ Ndlr. Paris, Payot, coll. « Essais Payot » (préface Hélène De Largentaye, traduction Jean De Largentaye), 1942, 1969, 2005 et Payot Poche, 1975, 2017. *The General Theory of Employment, Interest, and Money*, Cambridge University Press, 1936.

² Ndlr. Paris, Presses de Sciences Po, coll. « La Bibliothèque du citoyen », 1999, p. 57.

³ Ndlr. *Marx, ô Marx, pourquoi m'as-tu abandonné ?*, Paris, Les Échappés, 2010 et Paris, Flammarion, coll. « Champs actuel », 2012.

« Nos préférences vont par conséquent à la doctrine préclassique [cela voulait dire pré-néoclassique] que c'est le travail qui produit toute chose, avec l'aide de l'art, comme on disait autrefois, ou de la technique, comme on dit maintenant, avec l'aide des ressources naturelles, qui sont libres ou grevées d'une rente selon qu'elles sont abondantes ou rares, avec l'aide enfin des résultats passés, incorporés dans les biens capitaux qui eux aussi rapportent un prix variable selon leur rareté ou leur abondance. Il est préférable de considérer le travail, y compris bien entendu les services personnels de l'entrepreneur et de ses assistants, comme le seul facteur de production, la technique, les ressources naturelles, l'équipement et la demande effective constituant le cadre déterminé où ce facteur, le travail, opère⁴. »

Keynes fait une distinction entre le facteur de production et le cadre dans lequel celui-ci opère. C'est ce qui justifie aux yeux de Bernard Maris que sur ce point-là, en dépit de ses dénégations, Keynes rejoint Marx.

En quoi cette citation de Keynes est-elle utile aujourd'hui et quelles clés fournit-elle pour comprendre comment Bernard Maris s'est impliqué dans les discussions sur les rapports entre l'économie et l'écologie ? Ce sont les deux points que je vais essayer d'aborder.

La citation de Keynes éclaire le débat qui traverse tous les économistes néo-classiques de l'environnement et une bonne partie, pour ne pas dire la totalité, des penseurs de l'écologie avant de trouver un écho chez Bernard Maris. Une idée enracinée chez les économistes dits « néo-classiques » de l'environnement, et qui est déclinée dans tous les rapports des institutions internationales concernant la prise en compte de l'écologie dans l'économie, c'est l'idée qu'après avoir longtemps considéré les ressources naturelles comme inépuisables, puisqu'elles étaient gratuites, il fallait dorénavant les voir comme des vrais facteurs de production, productrices de valeur ajoutée en plus du travail et du capital. Ainsi est née la notion de valeur économique des services qui sont rendus par la nature, et tous les économistes de l'environnement appartenant à la théorie néo-classique rivalisent aujourd'hui d'imagination pour mesurer l'apport spécifique de la nature à la production en introduisant dans des fonctions de production, comme la fonction Cobb-Douglas⁵, le facteur environnement à côté des deux facteurs traditionnels, travail et capital, parce que, par la force et la vertu des mathématiques, une fonction comme la fonction Cobb-Douglas permet d'imputer à chaque facteur une part de la valeur ajoutée qui aurait été faite par les différents facteurs, comme on le faisait dans les années 50 avec le modèle Solow pour mesurer l'influence du progrès technique, le fameux résidu qui s'ajoutait aux contributions du travail et du capital. On sait aujourd'hui que ce calcul est une fiction et Keynes en avait montré l'artifice. La nature et la technique sont le cadre sans lequel l'Homme ne pourrait rien produire mais il y a une différence entre dire « voilà le cadre dans lequel le travail produit » et l'autre affirmation qui imputerait à tel ou tel élément de ce cadre une part de la valeur ajoutée. L'avertissement de Keynes n'a été compris ni des économistes de l'environnement ni d'une bonne partie des théoriciens écologistes, qui ont repris à leur compte cette idée sans se rendre compte qu'ils validaient cette fonction de production classique. La conséquence est que tous les facteurs de production, désormais au moins au nombre de trois, peuvent être ramenés à du capital. Il y a le capital économique au sens habituel, le capital social humain, et le dernier né, le capital naturel. Si tous les capitaux peuvent être évalués monétairement, alors la substitution peut être effectuée entre eux pour éloigner, sinon supprimer, le danger d'insoutenabilité de nos modes de production et de la croissance économique. Des flux de valeur ajoutée qu'on impute grâce à cette fonction provenant du travail, du capital technique, financier et du capital naturel, on peut passer à une conception de la richesse en termes de stock, pas simplement en termes de flux, comme la somme de toutes les richesses produites

⁴ Ndlr. *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Paris, Payot, 1969, p. 223.

⁵ Ndlr. La fonction de Cobb-Douglas est une fonction utilisée en économie et en économétrie comme modèle de fonction de production. Elle permet de représenter les effets de la technologie sur deux ou plusieurs facteurs de production (notamment le capital physique et le capital travail) et sur l'output qu'ils permettent. Elle a été proposée et testée économétriquement par l'économiste américain Paul Douglas et le mathématicien américain Charles Cobb en 1928. Elle est parfois utilisée pour représenter le lien entre intrant et extrant. D'un point de vue mathématique, c'est une simple moyenne géométrique pondérée. Fonction de production à deux facteurs (travail et capital) qui a la particularité d'être homogène de degré un : ce qui signifie que, si l'entreprise augmente de 10 % le recours à chacun des facteurs de production qu'elle utilise, sa capacité de production augmente également de 10 %. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Fonction_de_Cobb-Douglas).

et accumulées dans le temps et de la valeur économique dite intrinsèque de la nature. Il y a un tour de passe-passe théorique et conceptuel parce que la notion de valeur économique intrinsèque de la nature est un non-sens, la catégorie valeur étant d'ordre socio-anthropologique, elle n'est pas naturelle : il n'y a pas de valeur dans la nature, c'est une attribution sociale qui en est faite. L'alignement de toutes ces sortes de capitaux sur les normes d'évaluation financière n'est alors pas très loin, et je vous cite un extrait du programme des Nations unies sur l'environnement qui était préparatoire à la conférence de Rio+20 [20-22 juin 2012] qui a plus de trois ans maintenant : « On peut noter que dans cette formulation qui additionne toutes les sortes de capitaux, le capital financier est une forme de capital social par la capacité de mobiliser les autres formes de capitaux mis dans cette addition. » On est aux antipodes du Keynes qui brocardait les esprits animaux et qui théorisait le mimétisme à l'œuvre sur les marchés financiers totalement volatiles et foncièrement instables et également loin du Keynes qui introduisait la psychologie, c'est-à-dire Freud dans l'économie, et c'est ça qui fascinait Bernard Maris.

Je passe à ma deuxième question : en quoi tout cela peut-il constituer une clé pour comprendre comment Bernard Maris s'est impliqué dans les discussions sur les rapports qui unissent l'économie et l'écologie ? Bernard Maris était un écologiste convaincu, depuis longtemps cette question revenait régulièrement, et je cite une chronique qu'il avait faite dans *Charlie Hebdo* qui s'intitulait : « Pendant ce temps les abeilles disparaissent », et il écrit à ce propos – et on verra que les questions méthodologiques que j'évoquais à l'instant vont surgir en filigrane :

« Qu'est-ce-que la richesse ? Le travail ? Le labeur des hommes qui se trouve cristallisé en voitures, machines, iPhones, pots de yaourts et pots de miel. Sans le labeur des hommes, le diamant au fond de la mine ou la pépite d'or n'est rien. Mais le travail à lui seul ne peut expliquer la valeur du diamant, la rareté l'explique tout autant que le désir qu'ont les puissants de l'accaparer. »

C'est là qu'on peut entamer une discussion autour des rapports de Bernard Maris avec la théorie économique elle-même en rapport avec l'écologie. Je ferai trois observations sur cette citation qui constitue la discussion que j'ai eue avec Bernard Maris de manière régulière par mails et SMS depuis ses deux participations à mes jurys.

La première observation c'est que, contrairement à ce qu'on lit dans tous les manuels d'économie à propos du fameux paradoxe de l'eau et du diamant d'Adam Smith, celui-ci avait répondu par avance à cette objection : pour lui si le diamant, bien qu'on ne voyait pas trop son utilité, valait au sens marchand beaucoup plus, c'est parce pour trouver un diamant il fallait beaucoup plus d'efforts que pour aller boire à la fontaine. Cette réfutation implicite d'Adam Smith a été totalement ignorée par Jevons quelques années plus tard avec son histoire de la perle et du caillou. Je citais souvent à mes étudiants un passage d'un film extraordinaire de John Huston qui date de 1948 *Le trésor de la Sierra Madre*, qu'Arte rediffuse assez souvent : c'est une sorte de western où deux blancs veulent partir à la recherche de l'or mais comme ils ne savent pas faire, ils demandent l'aide d'un vieux prospecteur qui avait décidé de raccrocher mais qui se lance une dernière fois dans l'aventure, et au premier feu de camp, il leur explique le boulot. Et il dit ceci, que je trouve extraordinaire : « Sur mille aventuriers qui partent à la recherche de l'or, un seul en trouvera et si l'or vaut tant, c'est qu'il y a le travail de celui qui le trouve et des 999 qui n'en trouvent pas. » Ça suffirait pour expliquer l'économie politique à nos étudiants ! C'est la réfutation de ce qu'on trouve sur le paradoxe de Smith ou Jevons.

La deuxième observation que je ferai, quand Bernard Maris dit que « le diamant au fond de la mine ou la pépite d'or ne sont rien sans le travail, mais le travail à lui seul ne peut expliquer la valeur de l'or », je dirais que si sans le travail la pépite d'or, par extension les ressources naturelles, ne valent rien, comment apparaîtrait ce plus qui ferait la valeur du diamant dont parle Bernard Maris ? De mon point de vue il y a une incohérence, mais place au débat !

La troisième observation que je ferai, c'est que Bernard Maris s'inscrit dans ce qui aujourd'hui se dit au sein de la pensée socio-économique hétérodoxe sur les rapports entre travail, nature, validation sociale de la valeur au travers de la monnaie. Je vous cite un passage où il va montrer, dans son *Antimanuel d'économie*, comment Keynes s'est saisi de la question et de l'apport de Freud. L'homme est fondamentalement un animal contagieux, disait superbement Freud, rappelant que les pulsions et le panurgisme sont la clé des comportements humains. Keynes a reçu le message et l'applique dans sa théorie du marché boursier, sa théorie de l'argent. Qu'est-ce que la foule ?

l'opinion ?, sinon le travail social de Marx. Je m'explique dit Maris : l'opinion valorise collectivement de façon mystérieuse les choses. Marx cherchait un étalon, le travail social, l'étalon collectif de mesure des choses à un moment donné dans une société, fruit d'un rapport de forces, centre de forces collectives antagonistes. Appelons-les rapports de production. Est-on si loin de l'Opinion ? Si nous avons à défendre les théories de la valeur, nous pencherions vers la psychologie collective qui renvoie vers telle ou telle marchandise, activité, au-dessus de la conscience des autres. Je pense qu'il y a à la fois le meilleur et une sorte de trou noir de l'économie là-dedans. Le meilleur parce que l'on sait au sein de l'hétérodoxie que les marchandises n'ont pas de valeur intrinsèque, ni le travail incorporé à la Ricardo, ni l'utilité à la Walras, dont la quantification monétaire serait antérieure à l'échange marchand. Ce trou noir que je vois, c'est que la reconnaissance sociale de la richesse produite et qui a une valeur monétaire ne peut pas se faire hors-sol, hors des conditions sociales et techniques de production et de la validation qui s'ensuit. Production et validation de la valeur, comme le disaient Marx et Keynes, sont indissociables l'une de l'autre, sans quoi il n'y a pas de valeur. On rejoint les discussions contemporaines qui se raccrochent pour partie à Marx, pour partie à Keynes et pour partie aussi à Polanyi... et qui sont consacrées à la monnaie. Keynes disait : « La division de l'économie entre théorie de la valeur et de la distribution d'une part et théorie de la monnaie d'autre part me paraît erronée. » Pourquoi ? Il me semble que c'est parce que la monnaie est véritablement, d'après les travaux qui ont été menés depuis quelques décennies, l'opérateur par lequel la richesse qui prend la forme de valeur économique monétaire est validée dans la société.

Les individus sont insérés dans une division du travail de plus en plus poussée, les producteurs travaillent et se livrent à des échanges de biens et services qui représentent une utilité pour ceux qui vont les acheter. Sans la conclusion de ces échanges, le travail qu'ils auraient effectué aurait été en pure perte. Si au contraire les valeurs d'usage trouvent acquéreur, ça veut dire que le travail qui a été effectué en amont en quantité et en qualité est socialement validé, et c'est en monnaie que s'effectue la validation. Le marché révèle le processus de production qui lui est antérieur et les rapports sociaux dans lesquels ce processus de production a été effectué. Il valide à la fois les anticipations de ceux qui décident de lancer la production d'après Keynes, et le travail qui a été nécessaire pour la réaliser. C'est-là que se pose la question que j'ai posée en introduction : comme les biens naturels, comme les ressources naturelles, qui sont là, à côté de nous, qui ne dépendent pas du travail, ces biens naturels ne relèvent donc pas de l'articulation précédente entre conditions sociotechniques de production et la validation par la société. À ce sujet, voilà ce qu'écrit Bernard Maris :

« Si l'on admet que le travail seul crée de la valeur, alors Monsanto est tout à fait dans la légitimité de dire : "Laissez donc faire le travail des chauve-souris par des humains, ça créera de la valeur !" Dire que le travail crée de la valeur après Smith, Ricardo, Marx et Keynes ne fait pas avancer le schmilblick car, hélas, il y a travail et travail. Les paysans qui détruisent les terres avec leurs insecticides ne sont pas des travailleurs mais des parasites, ils détruisent de la beauté, de la richesse, de l'utilité, mais qui oserait dire qu'ils sont des parasites ? Personne ! Qui dirait que les producteurs d'automobiles, ces braves travailleurs à la chaîne, sont des parasites, des destructeurs de paysages, des pollueurs, des fabricants de stress ? En quoi le "travail" du paysan beauceron serait-il moins néfaste que le travail du manœuvre à la chaîne ? Tout ça pour dire que cette survalorisation marxiste du travail nous semble finalement obsolète, dangereuse, indémontrable. Dire que la nature et l'économie sont incommensurables ne signifie-t-il pas avouer que la nature et le travail sont incommensurables ? »⁶

Je pense que l'impensé de la science économique officielle, sauf justement de l'économie politique, sauf de Marx et de Keynes, est de confondre richesse et valeur, oubliant la célèbre intuition d'Aristote. Tout Bernard Maris est là, je crois. Il est tour à tour critique féroce de l'économie politique, suivant Marx et Keynes et frôlant le piège néoclassique, sans quoi il ne serait pas surpris que justement la nature et le travail soient totalement incommensurables. La nature appartient au registre de la richesse, au sens de l'économie politique, alors que la valeur, au sens économique, renvoie au seul travail. Bernard Maris disciple de Keynes est sur le point de l'abandonner au seuil qui aurait permis la jonction entre les deux plus grands penseurs de l'économie qu'étaient Marx et Keynes. Bernard

⁶ B. Maris, « La richesse selon Harribey », *Charlie Hebdo*, 8 janvier 2014. Voir son texte et ma réponse à <https://harribey.u-bordeaux.fr/travaux/valeur/debat-maris.pdf>.

Maris était à la fois un admirateur enthousiaste de Keynes, du Keynes optimiste prédisant l'abondance de la culture et des arts parce qu'on aura résolu les problèmes d'intendance, et il était aussi pessimiste, d'un pessimisme noir puisqu'il ne voit que deux issues au délabrement social et écologique du monde, et je le cite – c'est tiré du tome 2 de l'*Antimanuel...* : « La grande catastrophe ou la termitière parfaitement autorégulée, c'est-à-dire la dictature ». Cela m'a fait penser à ce que l'on pouvait lire aussi chez le philosophe de l'écologie Hans Jonas, dans un livre qui date d'avant la chute du mur de Berlin, qui disait : « Je ne vois pas d'autre solution qu'une planification à la soviétique pour réguler la planète ». Il y a cette ambivalence chez Bernard Maris, ou c'est la catastrophe ou on va tout droit à la dictature.

C'est peut-être aussi l'ambivalence de Keynes, qui, rappelez-vous, dans le fameux petit texte « Perspectives économiques pour nos petits-enfants » pronostique les 15 heures de travail par semaine pour ses petits-enfants mais il se demande si la société, par peur ou par incapacité de résoudre le seul vrai problème qui est celui de la réorganisation des relations sociales, des rapports sociaux, serait capable de s'inventer une dépression nerveuse collective pour éviter d'avoir à affronter les vrais problèmes, c'est-à-dire une petite crise économique parce que ça, on sait gérer, alors que transformer les relations entre les hommes, c'est beaucoup plus compliqué. Je me demande si cette filiation de la critique radicale du progrès au sens où nous le connaissons et cette interrogation terrible sur notre avenir, ça n'était pas l'angoisse de Bernard Maris, qui est aussi la nôtre.

Rappelons un petit détail : Keynes est né l'année de la mort de Marx et Bernard Maris est né l'année de la mort de Keynes.